

## Introduction

Cent ans se sont écoulés depuis la naissance de l'Internationale communiste, la Troisième Internationale. Nous remémorons cet événement, crucial pour notre lutte, en présentant les biographies de cent militants qui participèrent à cette tentative de construire le *parti mondial*, mais cela ne peut suffire. En effet, notre élément est la lutte : toute commémoration serait une fin en soi si ce n'était pas aussi un bilan à tirer et une leçon à mettre à profit ; si ce n'était pas un instrument pour les batailles d'aujourd'hui.

Quels enseignements peut-on alors tirer de ces années héroïques et tragiques, de ces combats qui décidèrent du destin de la Révolution internationale commencée en 1917 en Russie ? Premièrement, cette tentative fut défaite, parce que l'assaut d'Octobre resta isolé après l'échec de la révolution en Allemagne. Grâce à la stratégie de Lénine et des bolcheviks, le prolétariat international avait mis fin, sur le front russe, à la boucherie industrialisée de la Première Guerre mondiale impérialiste ; privé de cette boussole, il fut livré, sans pouvoir réagir, au massacre démultiplié du second conflit mondial.

Deuxièmement, après la nouvelle guerre mondiale et l'ignominie du partage impérialiste de Yalta, s'ensuivit un cycle colossal de développement capitaliste, dans les vieilles et les nouvelles régions du marché mondial. C'est précisément ce développement, avec l'irruption de l'Asie et de la Chine, qui est une démonstration éclatante de la justesse de la stratégie de Lénine, malgré la défaite des années 1920. D'un côté, deux milliards de salariés, de l'autre, une poignée de puissances impérialistes en lutte pour le partage des marchés ; le développement inégal conduit les vieilles puissances de l'ordre atlantique, l'Amérique et l'Europe, au déclin, et fait émerger de nouveaux concurrents en Asie, la Chine et l'Inde. C'est un développement gigantesque aux contradictions gigantesques. Le sys-

tème des États de l'impérialisme n'est pas en mesure de maintenir l'ordre mondial ; les crises et la rupture de l'ordre seront la brèche pour la stratégie du prolétariat révolutionnaire, comme il y a environ cent ans dans l'assaut d'Octobre et dans l'épopée de l'Internationale.

Troisièmement, la course contre la montre de 1919 enseigne que le parti-stratégie doit être construit et enraciné auparavant, durant les longues années de la contre-révolution. Reconstruire, homme par homme, une conscience internationaliste, enraciner un parti sur le modèle bolchevique au cœur de l'impérialisme européen : c'est la *tâche inédite*, c'est notre bataille à l'ordre du jour. C'est la leçon ultime de l'Internationale communiste.

Dans le *Manifeste*, Marx et Engels, en faisant un bilan des luttes en Europe du premier prolétariat industriel, jettent aussi un regard sur l'avenir de cette classe jeune et en tirent une *loi de son développement politique*. « *Cette organisation du prolétariat en classe, et par suite en parti politique* », sera un mouvement par vagues, déterminé par le développement capitaliste qui augmentera continuellement le nombre de salariés, généralisera leurs conditions à l'échelle mondiale et les concentrera, les contraignant à s'organiser et à prendre conscience de leurs intérêts en tant que classe. Ce mouvement sera forcément interrompu régulièrement par des reflux.

« *Parfois les ouvriers triomphent ; mais c'est un triomphe éphémère. Le véritable résultat de leur lutte est moins le succès immédiat que l'union croissante des travailleurs.* » L'organisation « *en parti politique* » est donc destinée à être « *sans cesse détruite de nouveau* » pour ensuite renaître, « *toujours plus forte, plus ferme, plus formidable* ».

L'histoire des trois internationales ouvrières est inscrite dans cette loi de développement du Parti, et la défaite de l'Internationale communiste (IC) n'est qu'une étape de la grande épopée de la lutte pour l'émancipation du prolétariat qui, au cours des prochaines décennies, ajoutera de nouvelles pages à son livre.

### *La tare du maximalisme centrisme*

Toute l'histoire des luttes des classes enseigne que, dans le long apprentissage d'une classe révolutionnaire, la défaite fait toujours partie des possibilités. Lénine et les bolcheviks n'auraient pas été marxistes s'ils n'en avaient pas toujours tenu compte. Arrigo Cervetto écrit :

« *C'est la réflexion sur la défaite qui élève le "niveau théorique", et l'une des tâches du parti marxiste consiste à "apporter la conscience de l'extérieur" précisément quand la théorie devient condition vitale.* »

Dans une lettre de 1886, Friedrich Engels explique qu'il y a parfois dans l'histoire du prolétariat des conditions objectives et *subjectives* où la défaite est inévitable, mais que la tâche des communistes est de démontrer en quoi « *chaque faute faite, chaque défaite subie* », est « *une conséquence nécessaire d'erreurs d'ordre théorique dans le programme originel* ». Seul cet examen froid des « *fautes* » que l'on commet inévitablement et la correction de leurs sources théoriques auraient permis de *transformer la défaite de la classe en une victoire du parti*. Malheureusement, cette tâche vitale, qui aurait pu être accomplie par un parti léniniste mondial, dépassait les possibilités de la III<sup>e</sup> Internationale, qui s'était constituée trop récemment et sur laquelle pesait le fardeau d'un corps de militants qui n'avaient pas d'expérience, ou alors une expérience au sein du réformisme ou du maximalisme centriste. *Le temps manqua* à cette génération de militants pour assimiler le patrimoine théorique qui était pourtant à leur disposition : la stratégie de Lénine.

### *Le parti révolutionnaire ne s'improvise pas*

À plusieurs reprises, Arrigo Cervetto a attiré l'attention du corps militant de notre parti sur le fait que disposer d'un patrimoine théorique ne signifie pas mécaniquement l'avoir assimilé. Dans *La Phénoménologie de l'esprit*, l'idéaliste Hegel écrit que le patrimoine culturel de l'espèce apparaît aux individus des nouvelles générations comme une chose extérieure, comme « *nature inorganique* ». L'assimilation de ce patrimoine consiste donc, pour chaque nouvelle génération, « *à consommer en lui-même sa nature inorganique et à en prendre possession pour soi* ». Cette consommation, ce métabolisme, est un processus, et jamais quelque chose qui surgit soudainement. Cela vaut également pour le parti et ses générations. Avec la précision qu'il s'agit d'un processus matérialiste et non pas d'un simple effort intellectuel. La prédication rationaliste d'une conception stratégique ne pouvait pas et ne peut pas résoudre le problème de l'assimilation théorique. De nouveau, *le temps manqua* pour le déroulement de ce processus.

Dans le bilan de la défaite d'Octobre et de l'IC, l'aspect le plus intéressant pour nous, qui en sommes fièrement les héritiers, n'est pas tant la défaite en soi que la métabolisation douloureuse et tardive des leçons théoriques qu'il fallait en tirer. Les militants internationalistes héroïques des années 1920 et 1930 faillirent à cette tâche fondamentale, ce qui entraîna une déroute désordonnée et chaotique qui se conclut par une défaite. Au retard historique dû à la faillite de la II<sup>e</sup> Internationale en 1914 s'ajouta ainsi celui d'une autre génération.

Comme nous le verrons, l'épopée de la III<sup>e</sup> Internationale fut une lutte contre la montre au cours de la plus grave crise que l'impérialisme

eût jamais connue. Durant ces années-là, Lénine ne cessa jamais de réaffirmer la nécessité vitale pour les cadres du parti mondial d'étudier et de s'approprier l'« *expérience universelle* » théorique et organisationnelle du Parti bolchevique, ajoutant :

« *Les chefs expérimentés et influents du parti se forment lentement et difficilement [...]. Chez nous en Russie il a fallu 15 ans (1903-1917) pour former le groupe des chefs, 15 années de lutte contre le menchevisme, 15 années de persécutions tsaristes, 15 années parmi lesquelles il y a eu les années de la première révolution (1905), de la grande et puissante révolution. Et malgré tout, il y a eu des cas fâcheux où les meilleurs camarades ont "perdu la tête".* »

Qu'est-ce qui empêcha l'IC de transformer une défaite de la classe en une victoire du parti ? En dernière instance, c'est le fait de ne pas avoir réussi à préserver et à transmettre le fil rouge de la stratégie internationaliste de Lénine.

Un parti, qui plus est mondial, est un organisme vivant dont les cellules et les terminaisons sont des personnes concrètes. C'est pourquoi les points forts de son élaboration théorique doivent se fonder dans la pratique concrète de lutte et d'organisation de ces cellules pour survivre et se développer.

Dans cette brève étude des premières années de l'IC, nous aurons l'occasion de voir que la conception léniniste du parti-stratégie resta confinée à une minorité restreinte et demeura essentiellement incomprise de cette grande masse de militants qui ne se rangèrent sous les drapeaux de la III<sup>e</sup> Internationale qu'après 1917, voire après 1919. En effet, le retard de la constitution de l'IC, en mars 1919 seulement – alors même que la crise révolutionnaire qui s'était ouverte avec la guerre se dirigeait désormais vers le repli –, fit en sorte que le centrisme maximaliste et même réformiste hérité de la II<sup>e</sup> Internationale resta le caractère prédominant du corps militant du parti mondial.

### *Le temps de l'Internationale communiste*

Ce *retard historique* subjectif du parti mondial par rapport aux *temps objectifs* de la maturation des contradictions de l'impérialisme qui avaient généré la rupture de l'ordre et la grande guerre fut la véritable limite de toute l'entreprise.

Il y a un aspect qui illustre plus que d'autres ce *retard historique*, un aspect qui montre bien la complexité des problèmes qui ne purent être résolus par manque de temps : le manque d'assimilation des fondements mêmes de la stratégie internationaliste de Lénine.

En particulier, l'une des thèses fondamentales de *L'impérialisme* de Lénine ne fut pas du tout comprise :

« L'exportation du capital influe, en l'accélégrant puissamment, sur le développement du capitalisme dans les pays où elle est dirigée. Si donc, parfois, cette exportation est susceptible d'amener un ralentissement dans le développement des pays exportateurs, ce ne peut être qu'au prix du développement en profondeur et en étendue du capitalisme dans le reste du monde. »

À bien y regarder, Lénine interpréta la collision historique de 1914 comme le début de l'« époque des guerres et des révolutions », à savoir comme le début d'un « stade suprême » du capitalisme dans lequel le développement anarchique et inégal des forces productives, bien qu'il continuait – et même *accélérait* –, perdait graduellement son signe progressiste pour prendre le caractère réactionnaire du parasitisme croissant des métropoles et de la destruction d'immenses quantités de richesse sociale dans des crises et des guerres. Le maximalisme centriste prédominant, au contraire, interpréta la crise de la grande guerre et la révolution d'Octobre comme la manifestation d'un effondrement *final* ou d'une stagnation irréversible du capitalisme qui était devenu impérialisme.

Lénine signala cette limite, en rappelant dans ses interventions et articles qu'il aurait été erroné de croire que ce qui demeurait une « *profonde crise révolutionnaire* » fût « *sans issue* ».

« C'est une erreur, il n'existe pas de situation absolument sans issue. »

### *La crise révolutionnaire et les temps longs*

Dans *La difficile question des temps*, Arrigo Cervetto nous a légué une évaluation précieuse basée sur une série statistique pour le siècle qui va de 1871 à 1976, élaborée par l'économétricien Angus Maddison.

En premier lieu, l'observation des rythmes séculaires du développement capitaliste permet de mieux contextualiser la grande crise qui donna naissance à Octobre 1917. « *La moyenne arithmétique annuelle de croissance du PIB pour l'ensemble de la période 1871-1976 est de 2,91 %* », avec un pic durant la décennie 1961-1970 (5,01 %). Toutes les autres décennies considérées, à une seule exception près, sont en ligne avec la moyenne du siècle. En revanche, « *la décennie 1911-1920 a une moyenne arithmétique de 1,34 %, bien en dessous de la tendance séculaire. C'est le seul cas.* »

Faisons une première observation : même la décennie de la grave crise politico-militaire qui correspond à la Première Guerre mondiale impérialiste et à la révolution d'Octobre n'a pas été caractérisée par un effondrement, ni même par la stagnation, mais par la croissance. Et pas seulement : les données montrent que même l'époque ouverte par la crise de 1929 et se terminant avec la Seconde Guerre mondiale est fondamentalement sous le signe de la croissance. Les trois décennies entre 1921 et 1950 se placent légèrement « *en dessous de la tendance séculaire* », avec le point le plus bas

dans les années 1931-1940 (2,41 %). D'un point de vue strictement économique, ce qui rendit les luttes de classes particulièrement violentes et vives de 1914 à 1945 ne fut pas l'interruption du développement capitaliste, mais la fréquence des chutes du cycle. En effet, au cours des 43 premières années (1870-1913) de la série historique élaborée par Maddison, il y a 2 années de crise. Au cours des 33 années suivantes (1914-1946), le nombre d'années de crise s'élève à 10. Au cours des 30 dernières années (1946-1975), il n'y a qu'une chute du cycle. Cervetto commente :

*« Il ressort nettement que c'est dans la période qui s'ouvre en 1914 avec la Première Guerre mondiale impérialiste et qui s'achève en 1946 avec la fin de la Seconde Guerre mondiale impérialiste que l'on rencontre le plus de cas de chute du PIB, les fluctuations les plus fortes, l'instabilité la plus marquée et la crise du capitalisme la plus aiguë dans les seize pays industrialisés soumis à examen et, par conséquent, dans le système capitaliste mondial. [...] En définitive, 1919, 1920 et 1921 sont des années de crise où le PIB est au-dessous du niveau de 1916. Pendant ces années-là, où l'usure provoquée par l'impasse militaire, économique et politique durant le conflit mondial atteint un sommet, le mouvement révolutionnaire prend de l'ampleur et trouve sa pleine expression dans l'Octobre russe. La révolution russe explose au cours du cycle de crise du long développement capitaliste. »*

Le lien crise-révolution découvert par Marx au début des années 1850 est confirmé, tout comme la thèse de Lénine sur l'impérialisme en tant que phase de l'accélération chaotique et inégale du développement capitaliste. L'effondrement ou la stagnation ne sont pas nécessaires pour générer les plus grandes contradictions du mode de production bourgeois. Son caractère anarchique suffit.

#### *D'où nous sommes repartis*

Dans *La difficile question des temps*, Cervetto observe que, si la crise du capitalisme qui a débuté en 1914 confirme alors la théorie marxiste,

*« les conclusions qu'en tire le mouvement communiste sont souvent fausses, parce qu'elles sont mécanistes et non pas dialectiques. La crise est conçue comme irréversible, et c'est en vain que Lénine en appelle à l'étude, fondée sur la restauration de la pensée de Marx et d'Engels, du mouvement contradictoire de la réalité sociale. Il n'y a pas de crise qui soit irréversible, il n'y a pas d'effondrement automatique du capitalisme. »*

Les avertissements de Lénine ne suffirent pas ; au sein de l'IC, d'abord, et dans l'opposition communiste au stalinisme, ensuite, s'enracina au contraire « *la théorie du déclin et de la stagnation du mode de production capitaliste* ».

La défaite d'Octobre s'annonçait – inévitable du fait de l'échec de la révolution allemande – et les minorités révolutionnaires, issues de cette expérience, placèrent tous leurs espoirs dans deux attentes infondées et reliées entre elles : la régénération de l'« État ouvrier », dégénéré par la bureaucratie, mais dont on espérait la revitalisation sous l'effet d'une présumée crise « mortelle » du capitalisme, amorcée en 1914 et destinée à devenir chronique.

Malheureusement, pour affronter la crise et repartir, il aurait fallu tout autre chose. Cervetto écrit :

*« Au lieu de rester éternellement à attendre des catastrophes récurrentes, sur la base de données partielles et insuffisantes, souvent interprétées de façon simpliste avec un mécanisme déconcertant, il fallait et il faut puiser dans le riche patrimoine de la théorie de Marx et d'Engels sur le développement capitaliste, que Lénine a exploité avec de si brillants résultats.*

*On en est arrivé à abandonner aux économistes bourgeois les plus perspicaces, certains d'origine social-démocrate, menchevique et marxiste légale, le champ de l'analyse du développement capitaliste. Ils ont souvent trouvé dans nos classiques les idées et les solutions qui leur manquaient. Plus que l'analyse du processus de développement, on a privilégié l'énoncé de prévisions. Ou, comme il était convenu de dire, le pronostic du diagnostic.*

*De par sa nature, étant donné qu'il porte sur la subjectivité des classes et des fractions de classe, le pronostic du capitalisme a toujours été soumis, et le sera toujours, à une marge plus ou moins large d'erreur.*

*Il était possible de faire des prévisions – et celles-ci sont souvent nécessaires dans l'action politique – sur la capacité de la classe à utiliser les contradictions déterminées par un processus social d'ampleur mondiale. Mais ce n'est pas sur ce point-là que l'enseignement de Lénine aurait dû être repensé par le bolchevisme et par le mouvement communiste. Il aurait été plus fructueux d'assimiler sa théorie du marché mondial. »*

Ce sera à la génération des années 1950, au « groupe d'origine » de Lotta Comunista, de revenir à ces sources oubliées du marxisme. C'est de là que nous sommes repartis. Toutefois, le problème du *retard historique* persistait, et il s'était encore accumulé entre-temps.

### *Retard historique et disproportion stratégique*

Les deux grands obstacles contre lesquels se brisa la tentative d'Octobre et qui conduisirent à la liquidation de l'IC peuvent être synthétisés en deux concepts : *retard historique* et *disproportion stratégique*. La notion de disproportion correspond dans l'espace, dans l'enracinement inégal du prolétariat révolutionnaire, à ce que la notion de retard historique désigne dans le temps.

Comme nous le verrons, l'histoire de l'IC fut une course contre la montre pour rattraper le retard historique accumulé à cause des insuffisances de la deuxième génération du marxisme, celle de Karl Kautsky, d'Antonio Labriola, de Gueorguï Plekhanov, etc. Les partis de la II<sup>e</sup> Internationale, qui s'étaient laissé aller dans le climat de long développement pacifique du capitalisme, avec leur réformisme et leur maximalisme, furent emportés par l'éclatement soudain de la guerre. En 1917, la marche reprit grâce à une nouvelle génération du marxisme, la troisième, composée de théoriciens et de dirigeants politiques qui hissèrent de nouveau le drapeau de l'internationalisme. Mais le parti-stratégie, confiné dans la Russie arriérée, ne réussit pas à amalgamer dans l'IC les courants dispersés du maximalisme centriste – en particulier les courants allemands – qui, s'ils avaient été formés et organisés autrement, auraient pu faire la différence dans cette situation. Le retard historique se manifestait donc aussi sous la forme de la disproportion stratégique.

Lénine abordera le problème de la *disproportion stratégique* dans son article « Sur l'infantilisme "de gauche" » de 1918. Le fait que la révolution socialiste internationale ait commencé dans le plus arriéré des grands pays d'Europe, un pays de paysans, avec une petite minorité ouvrière – observe Lénine –, poussait beaucoup de militants à se demander s'il n'aurait pas mieux valu attendre le début de la révolution dans un pays avancé et dans de meilleures conditions. D'ailleurs, n'aurait-il pas été préférable d'attendre que la révolution commence de manière synchronisée dans tous les pays capitalistes ? Dans sa réponse, Lénine mettait en évidence que ces raisonnements en syllogismes scolastiques manquaient de concret et qu'ils oubliaient

*« qu'il n'y aura jamais de "proportion", qu'il ne saurait y en avoir ni dans le développement de la nature ni dans celui de la société, que le socialisme achevé ne saurait résulter que de la collaboration révolutionnaire des prolétaires de tous les pays et à la suite de nombreuses tentatives dont chacune, considérée isolément, sera unilatérale et souffrira d'une certaine disproportion ».*

L'histoire n'avance pas par syllogismes géométriques :

*« Et l'histoire (dont personne, sauf peut-être des benêts mencheviks de première grandeur, n'attendait qu'elle produisît sans heurt, dans le calme, facilement et simplement le socialisme "intégral") a suivi des chemins si particuliers qu'elle a donné naissance, en 1918, à deux moitiés de socialisme, séparées et voisines comme deux futurs poussins sous la coquille commune de l'impérialisme international. L'Allemagne et la Russie incarnent en 1918, avec une évidence particulière, la réalisation matérielle des conditions du*

*socialisme, des conditions économiques, productives et sociales, d'une part, et des conditions politiques, d'autre part.*

*Une révolution prolétarienne victorieuse en Allemagne briserait d'emblée, avec la plus grande facilité, toutes les coquilles de l'impérialisme (faites, malheureusement, de l'acier le meilleur, et que ne peuvent de ce fait briser les efforts de n'importe quel... poussin) et assurerait à coup sûr la victoire du socialisme mondial, sans difficultés ou avec des difficultés insignifiantes, à condition évidemment de considérer les "difficultés" à l'échelle de l'histoire mondiale et non à celle de quelque groupe de philistins. »*

L'histoire ne réunit pas « *les deux moitiés de socialisme séparées* ». L'Allemagne, avec son puissant prolétariat sans parti, fut finalement écrasée par le nazisme ; la Russie, avec son parti dénué d'une force prolétarienne suffisante pour lui permettre de tenir le pouvoir longtemps et dans l'isolement, fut écrasée par le stalinisme.

### *Les leçons d'une défaite*

Dans la lutte des classes, une défaite n'est qu'une défaite limitée si le parti qui la subit en tire tous les enseignements qui peuvent en être tirés. Lorsque la marche de l'internationalisme reprit dans les années 1950, après que « *le point le plus bas de l'internationalisme* » ait été atteint avec Yalta, le « *groupe d'origine* » de Lotta Comunista tira de cette défaite ce qui était nécessaire. Premièrement, le parti doit se former dans la phase contre-révolutionnaire, en se forgeant dans la clarté théorique, dans l'étude et dans la longue pratique du militantisme, car ce n'est qu'ainsi qu'on peut être prêt lorsqu'arrivent les rendez-vous avec les inévitables crises économiques, politiques et militaires que l'impérialisme est destiné à générer, précisément sous l'effet de son développement chaotique.

Pour le reste, le *retard historique* et la *disproportion stratégique* demeurent des obstacles à affronter et à résoudre, même aujourd'hui, et, qui plus est, dans les dimensions sans précédent du grand développement capitaliste mondial qui a généré une gigantesque force prolétarienne en Asie alors que la présence du parti est limitée à l'Europe en déclin.

En d'autres termes, le retard historique continue de peser sur le léninisme européen, et pas seulement parce qu'il n'est pas encore suffisamment enraciné dans le continent, mais aussi parce que l'accélération du temps due à l'irruption de l'Asie complique ce retard sous sa forme spatiale de la disproportion stratégique. L'immense masse prolétarienne d'Asie – elle aussi inédite par ses dimensions –, engendrée par les longues décennies de développement qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, pose le problème du raccord entre la science marxiste et les luttes de ces nouveaux contingents de notre classe.

D'autre part, le cadre stratégique mondial de Marx, Engels et Lénine a été entièrement restauré et est devenu un patrimoine de l'enracinement européen du parti-stratégie, tandis que plusieurs décennies de développement capitaliste ont fait de notre classe, pour la première fois, une classe mondiale. En ce sens, le temps a travaillé à notre avantage.

Lors du grand assaut de 1917, le prolétariat fut contraint par la force des choses de s'appuyer sur les paysans d'Europe orientale et d'Asie et de soutenir les révolutions démocratiques bourgeoises, nationales et anticoloniales, dans ces régions. Dans son dernier article, « Mieux vaut moins, mais mieux », Lénine écrit que, après l'évanouissement de la perspective immédiate d'une révolution prolétarienne en Allemagne, la possibilité que la Commune russe obtienne une « trêve » dépendait, en dernière instance, du temps de développement des forces productives en Asie et, par conséquent, du mouvement national et anti-impérialiste des peuples de ce continent.

*« L'issue de la lutte dépend finalement de ce fait que la Russie, l'Inde, la Chine, etc., forment l'immense majorité de la population du globe. Et c'est justement cette majorité de la population qui, depuis quelques années, est entraînée avec une rapidité incroyable dans la lutte pour son affranchissement ; à cet égard, il ne saurait y avoir une ombre de doute quant à l'issue finale de la lutte à l'échelle mondiale. Dans ce sens, la victoire définitive du socialisme est absolument et pleinement assurée. »*

Si la « victoire définitive » au sens historique du terme « est assurée », la survie de la Commune russe jusqu'au prochain grand assaut prolétarien, qui aurait pu finalement réunir « les deux moitiés du socialisme séparées », ne l'était pas du tout. Le développement asiatique fut trop lent et le grand cycle des révolutions nationales dans les colonies ne réussit pas à accorder à temps une « trêve » aux soviets.

### *Le temps de « classe contre classe »*

Le commentaire qu'Arrigo Cervetto consacre à cette thèse de Lénine, dans *Lénine et la révolution chinoise*, est important :

*« À ce stade, il semble que Lénine ait pressenti que le conflit entre les classes fondamentales pour le passage au socialisme a été jusque-là un affrontement sectoriel, européen, trop limité pour pouvoir conduire historiquement à la victoire définitive du socialisme. Sinon, il n'aurait pas attendu ce moment-là pour entrevoir la victoire définitive du socialisme. C'est l'entrée de l'Orient dans la phase capitaliste qui lui donne historiquement la certitude de la victoire définitive et la possibilité de vérifier dans la théorie et dans l'action,*

*de façon active et révolutionnaire et non pas par un déterminisme fataliste, l'inéluctabilité du socialisme. »*

La *nouvelle phase stratégique* représente pour nous une gigantesque opportunité et un défi. Pour la première fois dans son histoire, le prolétariat et son parti international sont en position d'agir dans leur milieu naturel. Comme nous l'avons écrit dans la préface à la sixième édition italienne de *Luttes de classe et parti révolutionnaire* :

*« Pour la première fois, par rapport à l'expérience historique de Marx, Engels et Lénine, [...] aujourd'hui, la connexion globale des luttes entre les classes et des luttes entre les États se déploie intégralement sur le terrain des contradictions impérialistes, sur un marché mondial achevé et au sein d'un système mondial d'États qui reflète partout l'affirmation mondiale du développement bourgeois. »*

Nous entrons dans l'époque du « *classe contre classe* » mondial. C'est un avantage, mais il ne le sera que si nous parvenons à affronter le retard historique et la disproportion stratégique sur les fronts de la lutte théorique, politique et organisationnelle, en construisant un parti internationaliste à la hauteur de l'inédit historique que nous devons affronter. À l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'IC, Arrigo Cervetto écrivait :

*« Au moment où la partie la plus avancée de la classe démontre qu'il est possible de s'organiser dans un unique parti communiste mondial, il y a désormais la preuve historique que le prolétariat tout entier peut le faire et que le communisme n'est pas une utopie, mais l'avenir du monde. »*

C'est possible, et nous devons le faire.